

Escott Reid San Francisco : Espoirs évanouis

■ Entré au service des Affaires extérieures canadiennes en 1939, Escott Reid a pris sa retraite en 1962 et travaillé ensuite pour la Banque mondiale et l'Agence canadienne de développement international (ACDI). Il était un des membres les plus importants de la délégation canadienne à la Conférence de San Francisco où la Charte des Nations Unies fut rédigée, ainsi qu'aux réunions de la Commission préparatoire tenues par la suite. Ses derniers postes diplomatiques furent ceux de Haut-commissaire du Canada en Inde et plus tard d'Ambassadeur en Allemagne. Il a écrit trois ouvrages sur diverses périodes de sa carrière, notamment *On Duty*, qui porte sur celle de 1945 à 1946. Les lignes qui suivent font revivre une conversation de 1986, au cours de laquelle l'auteur de cet ouvrage invitait M. Reid à retourner 40 ans en arrière et à évoquer ses souvenirs de la Conférence de San Francisco.

«Je ne réussis pas à comprendre comment ceux qui étaient à San Francisco et qui savaient ce qui se passait là et en Europe pouvaient avoir beaucoup d'espoir. J'essaie de me souvenir si j'en avais moi-même beaucoup avant San Francisco, mais c'est là une autre histoire. Je crois que j'étais assez optimiste jusqu'au moment où nous avons appris les difficultés auxquelles Russes, Américains et Britanniques s'étaient heurtés à la Conférence de Dumbarton Oaks avant de parvenir à rédiger un projet raisonnable de charte pour les Nations Unies. Mais c'est à la Conférence de San Francisco que les espoirs que j'avais pu avoir se sont presque évanouis.

«La principale raison de mon pessimisme tenait au fait que ce qui se passait à San Francisco n'était pas aussi important que ce qui se passait en Europe. L'effondrement de la coopération en Europe entre les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'Union soviétique, avant et pendant la Conférence de San Francisco, était la raison profonde de ce pessimisme. Les Nations Unies ne pouvaient fonctionner que s'il y avait une étroite coopération entre les trois grandes puissances, et les événements d'Europe montraient qu'une telle coopération était fort improbable.

«Je ne sais pas si les gens se rendent compte aujourd'hui du choc provoqué par la mainmise soviétique sur l'Europe de l'Est. Nous avons maintenant tendance à penser que c'était inévitable, mais ce n'était pas le cas à l'époque. Longtemps avant San Francisco, les opinions étaient très divisées sur le problème polonais, et l'invasion de la Pologne avait été le signal d'alarme. La plupart des gens des chancelleries de Londres et de Washington ainsi que de pays comme le Canada croyaient que l'Union soviétique se contenterait d'avoir des pays amis à ses frontières, qu'elle n'exigerait pas qu'ils lui soient soumis et soient, en fait, englobés dans son empire.

«Une des principales raisons du pessimisme qui régnait à la Conférence de San Francisco elle-même tenait à la détermination de l'Union soviétique de réduire le plus possible les pouvoirs et l'influence des Nations Unies. C'était très naturel. Les États-Unis, qui étaient assurés d'une majorité simple à l'Assemblée générale, avaient imprudemment voulu démontrer leur pouvoir dès le début de la conférence à propos de la question de l'admission de l'Argentine à la Conférence de San Francisco.

«L'Argentine ne répondait pas aux critères dont les grandes puissances étaient convenues. Seuls les pays qui avaient participé à la guerre contre